

—LES—

Meres Ennemies

PAR

CATULLE MENDES

3

LIVRE PREMIER

LA PATRIE, L'ÉPOUSE, L'ENFANT

IV

(Suite)

Elle essuya ses yeux avec les cheveux de son fils, se releva, réussit à sourire.

—Non, je n'ai pas de chagrin. Non, tu vois, je ris. Embrasse-moi. Va jouer. Va jouer dans la volière avec Tzoryl. Il y a de si beaux oiseaux dans la volière de Tzoryl ! Ce sont des jouets qui volent avec des ailes de toutes les couleurs et qui chantent des chansons du paradis ; le petit Jésus permet qu'on les prenne dans la forêt pour amuser les petits enfants. Va, sois bien sage, ne leur tire pas les plumes, et si tu en vois un qui soit triste, qui ne chante plus, qui ne vole plus, ouvre la vitre de la serre, pour qu'il s'en retourne dans les bois où il avait son nid. Un jour, enfant, les prisonniers que tu délivreras, ce seront les Polonais, tes frères.

—Je ne comprends pas, dit-il.

—Va-t-en jouer, dit-elle.

Elle se retira lentement.

Elle entra dans une vaste chambre où se dressaient les quatre colonnes torsées d'un lit de noyer noir.

C'était la chambre conjugale : là, un soir d'autrefois, un soir de lumière et d'amour, l'époux charmé l'avait suivie.

Ils furent heureux jadis : le château de Mikalina, maintenant désolé, était cité parmi les plus joyeuses demeures. Elle se souvenait des fêtes en l'honneur de saint Bobo'a, patron de la chapelle ; elle se souvenait aussi des chers entretiens solitaires, des caresses, des sourires et de toutes leurs espérances communes. Le jour où elle lui avait dit, rougissante, que l'enfant de leur amour frémissait dans son sein, les yeux de l'époux s'étaient illuminés d'orgueil, et il avait baisé sur les lèvres de la mère le libre avenir de sa race.

Hélas ! il était parti, sans avoir vu s'ouvrir au jour les yeux de son enfant.

C'était pour assister à la Diète convoquée par le traître roi Stanislas, qu'il avait quitté son foyer, et il n'avait pas reparu.

Elle avait reçu quelques lettres, d'abord. Puis, aucune nouvelle, pendant des années si longues ! Où était-il ? Que faisait-il ? Ils avaient eu raison, peut-être, les gentilshommes et les paysans. Mon Dieu ! s'il ne revenait pas, s'il ne revenait jamais ?

Elisabeth considérait la chambre mélancolique ; elle regardait le lit, où depuis tant de soirs, elle s'endormait seule après avoir prié pour la patrie esclave et pour le seigneur absent.

Tamisé par des nuages de neige, un jour triste jaunissait les tapis, les rideaux profonds, n'écartait pas des encoignures des pans de ténèbres, qui étaient là, pareils à d'énormes toiles d'araignée.

Le froid de la solitude était autour d'elle, l'enveloppait, la pénétrait, comme l'eau d'un vêtement mouillé qui entre par tous les pores et qui glace le sang.

Elle ne voulut plus voir la chambre morne, le lit désert. Elle marcha vers la fenêtre et l'ouvrit largement.

Sous le ciel bas, où se mouvaient pesamment des nuages d'un gris sale, le lointain des plaines solitaires et la décroissance des noires forêts fuyaient vers les brumes de l'horizon ; une route longue, où ne passait personne, s'éloignait vers la Russie, entre de verts marécages.

Alois, devant la vision de la triste Pologne, devant ce chemin par où le maître ne revenait pas, Elisabeth pleura silencieusement.

D'en bas, de loin, sous les arbres, quelqu'un la regardait avec des yeux d'or, fixes comme ceux d'une bête vers sa proie,—un homme en plique de bure brune, le coude sur le roeud d'un chêne. C'était Rhodzko, chef des serviteurs.

Vingt-cinq ans auparavant, une troupe de chasseurs — panes et castellans—était entrée un soir dans une maison paysanne.

Ils étaient ivres, parce qu'ils avaient vidé en chemin une tonne de vin de Hongrie, portée derrière eux par deux robustes mules, et ils avaient soif, parce qu'ils étaient ivres.

D'ailleurs, magnifiques et farouches, ayant du sang d'ours ou de loup sur l'or et la peau tannée de leurs vêtements de chasse, débordant de hoquets et de rires dans un tohu bohu de sabres.

Le paysan dit :

—Rien, je n'ai rien, car est-ce quelque chose que deux cruches d'hydromel tourné ?

Mais la femme du paysan, une robuste Lithuanienne, qui était grosse et enfanterait bientôt, leur servit à boire en levant de beaux bras nus, bouffis de graisse blanche.

Vers le milieu de la nuit, dormant avec des souffles rauques, ceux-ci sur le coffre à tourbe, ceux-là sur la noire terre grasse, d'autres sur les vêtements arrachés de la paysanne, qui, à moitié nue et debout contre le poêle, soufflait plus ivre qu'eux, ils s'éveillèrent en sursaut à cause d'une chaleur qui leur léchait les membres.

Le paysan avait mis le feu à sa maison.

Ils se secouèrent, mal réveillés, crachant de la flamme, éternuant de la fumée, et, hors de la mesure en décembre, dans une panique de cauchemar, bondirent sur les deux meules qui portèrent de nouveau le vin dont on les avait déchargées, aggravé du poids des ivrognes.

Pendant que le paysan, monté sur le toit, s'éroulait avec lui dans la ruine de sa maison, la femme s'était enfuie.

Dessoulée, elle mendia sur les routes ; puis, un matin, elle mit bas en rendant l'âme, dans un fossé plein d'épines.

Des gens trouvèrent sur le chemin un petit animal nouveau né qui, en se roulant, s'était fait comme une peau de fange ; un animal, non, un enfant qui appartint au castellan de Pruzani, parce qu'on l'avait ramassé dans la boue possédée par ce seigneur.

Rhodzko fut un garçon violent.

Le trouvant bien fait de sa personne, on l'avait admis dans les cuisines du château, au lieu de l'envoyer paître les chèvres dans la plaine ; mais il ne se courbait qu'avec des dégoûts hautains à ses devoirs de laveur de vaisselle, et il lui arrivait, face un peu sauvage, aux cheveux roux, ébouriffés, de répondre : non ! au cuisinier principal, de l'air dont un jeune magnat des premiers temps de la République opposait son veto à la volonté du roi.

On le bâtonnait rudement, fréquemment.

Le bâton eut peu d'influence sur sa conduite ; son échine, après le supplice, se redressait très vite, et même on ne réussissait pas toujours à lui entamer la peau qu'il avait très dure. Il disait avec un grincement de dents : "C'est au cœur seulement que les coups me laissent des traces."

On lui avait appris à lire ; comme il était catholique, il fit sa première communion.

—Est-il vrai, demanda-t-il au père Anastasius, qu'un ange ange ait dit à Dieu : "Je ne servirai plus !" ?

—Cela est vrai, répliqua le carme, et pour cette parole il fut précipité dans les tourments de l'enfer.

L'enfant demeura pensif. Trois jours après, quelqu'un remarqua, sur la lisière de la forêt, un jeune chêne isolé, très droit, dans l'écorce duquel ces mots avaient été creusés par une main malhabile : "Je ne ploierai pas."

Cependant le vieux castellan de Pruzani dut partir pour Versailles et y demeurer trois ans, la diète de l'illustrissime République l'ayant chargé d'une mission ; Rhodzko fut du nombre de ceux qui accompagnèrent le magnat. Farouche d'abord, et se rencoignant, il entendit, pendant les longues attentes dans les antichambres dorées, les dires plaisants et vils des valets qui, entre deux bâillements, se racontaient les bons tours joués aux mai-

tres ou détaillaient des aventures de petites maisons, en affectant le ton impertinent et les façons de parler des personnes du bel air.

A ces rires, Rhodzko ne tarda pas à mêler le sien plus féroce, mais qui se fit sournois, peu à peu. Il se piqua bientôt de lire les gazettes, de chantonner la chanson nouvelle. Il fréquenta la comédie, où il retenait des passages entiers qu'il se plaisait à réciter en répétant les gestes des acteurs, plus emphatiquement ; il aimait fort qu'on l'écoutât et voulait qu'on l'applaudit. Il eut les femmes de chambres le plus en vue, soubrettes de marquises et soubrettes de danseuses, vola son maître, rançonna les marchands, fut tout à fait à la mode. Au lieu de la colère de l'esclave, c'était maintenant la ruse du valet. Cette espèce de Spartacus faillit devenir une manière de Crispin.

Dès son retour à Pruzani, chacun s'étonna de le trouver tout autre qu'il n'était au départ. Il avait éteint ses yeux de jeune loup, baissait le front, courbait le dos, avec des gestes qui caressent et des paroles qui flattent. De sorte que, peu à peu, il se rendit très cher à André Boleski, le fils du castellan, et s'en fit agréer comme confident d'aventures. En même temps, il ne manquait pas d'être fort assidu à la chapelle, — peut-être parce qu'il avait vu jouer *Tartufe*, — ne parlait plus au père Anastasius de l'ange révolté, se confessaît, jeûnait, se donnait, assurait-on des coups de discipline qu'il endurait aisément, ayant eu l'habitude du bâton et du knout.

A vrai dire, lorsqu'il était seul, lorsqu'il croyait que personne ne pouvait l'observer, il se redressait tout à coup, secouait ses cheveux, rallumait son regard, étendait les deux bras avec un geste qui menace et qui domine ; parfois même il se répandait en paroles pompeuses, d'un ton de monologue tragique.

Mais ces libérations de son être intime étaient rares, furtives, peu aperçues, et, subitement, l'emphatique géant se recroquevillait dans un nain doucereux.

Quand le comte André Boleski épousa Elisabeth, Rhodzko quitta Pruzani avec son maître et fut élevé à l'emploi d'intendant dans la castellanerie de Mikalina.

Les paysans polonais avaient coutume de dire : "Un seigneur qui a des intendants, c'est un bâton qui a des nœuds." Ils avaient raison. Rien n'aggrave plus la tyrannie que d'être exercée par un esclave. Le véritable propriétaire, dans ce qu'il opprime, respecte du moins ce qu'il possède, et sa violence à son intérêt pour frein. Mais l'esclave élevé sur ses égaux voit en eux la chose du maître et s'acharne contre elle. Au surplus, l'écrasement est plus inévitable, naturellement, sous une domination à deux étages.

Rhodzko fut un intendant terrible.

Les serfs de Mikalina étaient assujettis, eux et leurs bêtes, à trois jours de travail par semaine ; il en exigea quatre. Ils redevaient, selon les terres qu'ils tenaient, des boisseaux de grains, des chapons et des poules, des oisons et des poulets, aux termes de Pâques, de Pentecôte et de la Nativité ; il ajouta aux époques accoutumées celles de l'Ascension et de la Toussaint, n'admettant pas, en bon catholique que certaines fêtes fussent moins favorisées que d'autres.

La cause de ces dures exigences demeurait obscure. Cupidité ? Non ; Rhodzko rendait à son maître un compte très exact de toutes les denrées fournies. Haine du seigneur prolongée jusqu'à ses paysans ? Sans doute ; mais peut-être aussi je ne sais quelle intention de pousser à bout les esclaves rançonnés. Plus superbe envers les faibles qu'il ne se montrait servile à l'égard des puissants, il ordonnait avec colère. Son miel devenait du fiel. Il ne manquait jamais d'assister au châtement des domestiques pris en faute, il criait à l'exécuteur : "Tu frappes trop doucement !" prenait lui-même le fouet ou le bâton, et quand les chairs du patient saignaient sous les coups, il lui disait à voix basse : "Quoi ! lâche, tu supportes cela !"

Les paysans, virilités fatiguées, enduraient les exaction et les cruautés. Une seule chose leur émut la bile. Autrefois, quand ils rencontraient leur seigneur, il suffisait qu'ils inclinassent la tête en retirant leur bonnet de mouton noir ; maintenant, sur le passage de l'intendant serf comme eux, il leur fallait se courber jusqu'à terre. Rhodz-